LES PROJETS DE MARIAGE,

OU

LES DEUX MILITAIRES,

COMÉDIE

En un acte et en prose;

PAR LE CITOYEN ALEXANDRE DUVAL.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre FEYDEAU, par les Comédiens Français, le 18 Thermidor an 6.

Case
FRC
18212

A PARIS,

AU BUREAU DRAMATIQUE, rue Helvétius, N°. 664.

Chez { MIGNERET, Imprimeur, rue Jacob, N°. 1186;
VENTE, Libraire, Boulevard des Italiens.

AN VI.

THE NEWBERRY LIBRARY

Personnages.	*Acteurs.*
	Citoyens.
M. CAZINI, oncle de Rosaline,	MICHOT.
GERMENCEY, Colonel de cavalerie,	BATISTE aîné.
BELMONT, Sous-lieutenant du même Régiment,	ARMAND.
PÉDRO, valet de Cazini,	DAZINCOURT.
ROSALINE, jeune veuve, nièce de Cazini,	Cne. MÉZERAY.

La scène est en Italie, dans une maison de campagne voisine de Florence.

NOTA. On prévient les Acteurs des Départemens, que les noms des personnages sont imprimés selon l'ordre des places qu'ils doivent avoir en scène ; c'est-à-dire, que le premier nom est celui qui doit être à la gauche du spectateur, ou à la droite du théâtre, et ainsi des autres

LES PROJETS DE MARIAGE,

OU

LES DEUX MILITAIRES,

COMÉDIE.

SCENE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente un Sallon de campagne ouvert sur des jardins.

ROSALINE, GAZINI.

GAZINI.

Oui, ma nièce, oui, notre jeune sous-lieutenant arrivera ce matin même.

ROSALINE.

C'est sans doute encore un mariage que vous voulez faire? Je vous connais, mon oncle; aux qualités les plus essentielles, aux vertus les plus respectables, vous joignez un petit défaut dont j'ai plus que personne à me plaindre.

GAZINI.

Et quel est ce petit défaut?

ROSALINE.

Celui de vouloir toujours marier les gens. Il ne vient pas un homme ici; vous n'allez pas chez un de vos amis, que vous ne formiez à l'instant des projets d'établissement en ma faveur. Heureusement que votre goût pour le changement me sauve bien des importunités. Tel homme que vous me destinez pour époux, vous déplaît à l'instant où quelqu'autre paraît. Le dernier venu a toujours raison.

CAZINI.

Est-ce donc un crime de m'occuper de ton bonheur ?

ROSALINE.

Mais si je me trouve heureuse de jouir de ma liberté, pourquoi vouloir changer mon sort? Vous savez qu'en formant un premier lien, je cédai à vos desirs, plus par obéissance que par amour; et puisque la mort a rompu ces nœuds, laissez-moi me soustraire à un second hymen, ou du moins attendez que mon cœur fasse seul le choix d'un époux.

CAZINI.

Ah ! je vois que tu songes encore à cet officier de cavalerie, qui dans une fête à Florence....

ROSALINE.

Il est vrai : en vain deux ans se sont écoulés depuis cette rencontre; sa figure, sa douceur, son courage lorsqu'il me vit insulter, tout est encore présent à ma mémoire.

CAZINI.

Chimères ! me feras-tu croire qu'il est possible de s'attacher à un homme qui vous parle trois heures, dont on ne connaît ni le nom, ni les avantages personnels ?....

ROSALINE.

Tout dépend souvent dans la vie du premier coup-d'œil et de la situation plus ou moins avantageuse dans laquelle on s'offre à nos regards. Celle de cet étranger ne pouvait être qu'intéressante pour moi. Dans cette fête publique que vous avez si méchamment rappelée, j'avais perdu, dans une foule immense, les amis qui m'y avaient conduite : seul, sans contenance, en butte aux propos grossièrement galans d'un nombreux essaim d'étourdis, je ne savais que dire, que répondre, que faire. Mon embarras accroissait encore leur impertinence; un jeune homme paraît, en impose par sa fermeté, me ravit à ces étourdis, et s'offre d'être mon guide. Je l'accepte en tremblant; sa phisionomie était douce, ses manieres respectueuses; je voyais en lui dans le moment un libérateur, un protecteur, un ami, et j'ignore encore, l'orsqu'après quelques heures de recherche il m'eut rendue à ma société, si je n'étais pas contente de ma triste aventure, et désolée de lui voir une fin aussi prompte.

CAZINI.

Voilà bien les femmes ! elles n'ont que des idées romanesques.

SCÈNE II.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

PÉDRO, *du fond.*

Monsieur, le déjeûné est préparé, comme vous l'avez ordonné, au petit pavillon du parc. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

ROSALINE, CAZINI.

ROSALINE.

Pourquoi donc me faire aller déjeûner aussi loin?

CAZINI.

Pourquoi ? Tu sais que ce pavillon donne sur la grande route de Florence, qu'on y voit passer de-là tous les voyageurs.....

ROSALINE.

Et bien !

CAZINI.

Eh bien ! le jeune Belmont doit arriver ce matin même, à dix heures; il me l'a écrit, nous le verrons; nous l'appelerons....

ROSALINE.

Comment le reconnoîtrez-vous? Vous m'avez dit vous-même qu e ous ne l'aviez vu que dans son enfance.

CAZINI.

Son uniforme, son grade, tout nous le fera distinguer des autres voyageurs. Je me fais une fête d'embrasser le fils de mon vieil ami. Oh ! si son père m'eût écrit plus tôt qu'il habitât la ville voisine, il y a long-tems que je l'aurais prié de venir nous voir.

ROSALINE.

Allons, je vois que nous allons avoir grande compagnie; car vous savez que les militaires agissent sans façon. Il va nous présenter quelques compagnons d'armes, qui, à leur tour, nous présenterons aussi quelques amis; du sous-lieutenant au capitaine, du capitaine au colonel, nous nous trouverons insensiblement recevoir tout le régiment.

CAZINI.

Je ne crains pas cela. Dans ma lettre d'invitation, je le prie de n'amener personne; sur-tout de ne point parler de toi à son colonel....

ROSALINE.

Comment donc ! que signifie cette défense ?

CAZINI.

C'est que ce colonel est un homme très-dangereux pour les femmes.

ROSALINE.

Vous piquez ma curiosité; d'où savez-vous donc tout cela ?

CAZINI.

De Pédro qui l'a servi long-tems.

SCÈNE IV.

PÉDRO, ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

Tiens, le voilà; demande lui plutôt. — Pédro.

PÉDRO.

Monsieur.

ROSALINE.

Vous avez donc servi un certain colonel dont la réputation ?...

PÉDRO.

Est très-bonne. Il est brave et galant. Il aime à triompher également des ennemis et des femmes. Ruses de guerre, ruses d'amour lui sont connues. Je suis certain que s'il voit jamais madame, il emploiera toutes les finesses de son art pour parvenir à lui plaire.

ROSALINE.

Je me sens de force à mettre toutes ses ruses en défaut.

CAZINI.

Je ne m'y fierais pas.

ROSALINE.

Au moins y a-t-il quelqe mérite à se laisser vaincre. Mais n'avoir tous les jours qu'à repousser l'ennuyeuse langeur des amans timides que mon veuvage m'attire, n'entendre que des soupirs et de fades déclarations; avec un amant de ce caractère,

la lutte est glorieuse; on oppose l'esprit à l'esprit, et l'on trouve enfin quelque honneur à remporter une victoire.

CAZINI.

Style de coquette, ma nièce. Nous ferions mieux de nous rendre au pavillon.

ROSALINE.

Allons donc attendre ce nouvel amant. Je ne sais si je me trompe; mais je crains pour lui le sort des autres. Il viendra, il verra, il aimera, il parlera et il ennuiera. Selon votre louable habitude, vous me l'offrirez pour époux, je refuserai; vous vous fâcherez; je vous embrasserai; et notre amant confus, embarrassé, à l'exemple de ses prédécesseurs, nous délivrera bientôt de sa personne et de son respectueux amour.

CAZINI.

Nous verrons; viens toujours à sa rencontre.

SCÈNE V.

PEDRO *seul.*

Mon maître aura beau projeter des mariages, attirer des amans, donner des paroles, si le choix ne convient pas à sa nièce, il en sera pour ses avances. Mais j'entends le pas d'un cheval !.... On entre dans la cour.... Un officier !.... Serait-ce déjà notre jeune homme ?.... Eh ! mais je ne me trompe pas.... C'est-lui !.... c'est le colonel Germencey.

SCÈNE VI.

GERMENCEY, PÉDRO.

GERMENCEY *en dehors.*

Vous direz à monsieur Cazini, que le sous-lieutenant Belmont demande à lui présenter ses respects.

PÉDRO.

Ouais! qu'est-ce que cela veut dire? Le colonel Germencey, mon ancien maître, ce galant si redouté, se fait annoncer sous le nom de Belmont.... Il y a du mystère ! Bonne affaire pour toi, Pédro! Ah ! colonel, vous avez une intrigue, je dois en être le confident; vous connaissez mon zèle, mes talens; remettre

un billet, tromper un tuteur, éconduire un rival, se taire, parler, mentir, je sais tous faire.... quand on sais me payer.

GERMENCEY *entrant, introduit par un domestique.*

Je l'attendrai dans cet appartement. (*Se croyant seul.*) Bon! pas une figure de connaissance.

PÉDRO.

Oh! qui pourait se douter jamais que le colonel Germencey?....

GERMENCEY.

Eh! mais, qui donc?.... Comment c'est toi, maraut?

PÉDRO, *lui faisant une révérence.*

Ah! monsieur, me reconnaît! — Mais, comment se fait-il, monsieur le colonel?....

GERMENCEY.

Parle bas, où plutôt tais-toi. Je ne suis plus Germencey, je suis Belmont; je ne suis plus colonel, je suis sous-lieutenant.

PÉDRO.

Puis-je, sans être indiscret, demander au moins les projets du sous-lieutenant Belmont?

GERMENCEY.

En dépit de moi-même, il faut bien que tu sois du secret.

PÉDRO.

Vous me faîtes injure; monsieur sait que je suis l'homme le plus discret......

GERMENCEY.

Et le plus fripon.

PÉDRO.

L'un n'empêche pas l'autre. Qui vous amène ici?

GERMENCEY.

Une folie et le desir de me venger de M. Cazini. Tu sais sans doute qu'on attend ici Belmont; que le maître de cette maison l'a invité, par une lettre, à venir passer quelques jours à la campagne; mais tu ignores que M. Cazini, dans cette lettre d'invitation, parle de ma galanterie, l'engage à ne jamais me présenter chez lui, que cela pourrait faire tort à sa nièce; que sais-je? mille autres propos semblables. Par je ne sais quel hasard, la lettre tombe entre les mains de mes officiers; on m'en dit le contenu. Mon amour-propre se pique; j'apprends que Belmont doit partir aujourd'hui même, qu'il n'est point connu de Cazini; je feins de ne rien savoir; je le commande pour une expédition insignifiante, il part en murmurant; je

prends cet habit de sous-lieutenant ; je m'empare du nom de Belmont ; je monte à cheval ; j'arrive, fermement résolu d'aimer la nièce, de tromper le sensible Belmont, et de rire du cher oncle, qui n'a pas craint dans sa lettre de s'amuser à mes dépens.

PÉDRO.

A ces vastes projets, je reconnais mon ancien maître. Allons, courage, morbleu ! voilà de l'intrigue. Ah ! monsieur, sans vous, je serais mort ici de consomption.

GERMENCEY.

Y a-t-il long-tems que tu sers Cazini ? Est-ce un bon-homme ?

PÉDRO.

Oh ! la meilleure pâte d'homme ! bon caractère tout-à-fait. Il passe sa vie à marier les gens. Grace à ses soins, nous n'avons pas un célibataire dans le village. Oh ! c'est un homme précieux pour l'État.

GERMENCEY.

Et sa nièce ?

PÉDRO.

Charmante, belle, douce, aimable, bonne ; elle fait tout ce qu'elle veut de son oncle. Je suis sûr d'avance qu'il va vous l'offrir en mariage ; mais je suis sûr aussi qu'elle vous refusera de la meilleure grace. —— Maintenant que vous voilà au courant, donnez-moi mes instructions : que faut-il faire pour servir vos projets ?

GERMENCEY.

Rien ; te taire seulement.

PÉDRO.

Me taire, cela n'est pas difficile. Mais si l'on me fait des questions, il faudra mentir ; et franchement, depuis que je ne vous sers plus, je me suis amendé ; oui, je crois même que je suis devenu honnête homme.

GERMENCEY.

C'est impossible.

PÉDRO.

Mais vous êtes si séduisant ! pour peu que vous le vouliez, je crains beaucoup pour ma réforme.

GERMENCEY.

Je t'entends.

PÉDRO.

Vous souvenez-vous que je vous ai servi dans une affaire à-peu-près semblable ? Je me rappelerai toute la vie la manière généreuse dont vous vous comportâtes envers moi. Vous me

dites un jour, en me jetant une bourse, mais du ton le plus doux, le plus gracieux; tiens, coquin, voilà trente pistoles.

GERMENCEY.

Cela n'est pas. J'ai bien pu t'appeler coquin; mais te donner trente pistolos !......

PÉDRO.

C'est la vérité.

GERMENCEY.

Allons, puisque tu t'es rappelé si heureusement que je t'ai donné cette somme...... je te la promets.

PÉDRO.

Je me rappelle aussi que vous m'avez souvent manqué de parole.

GERMENCEY.

Hein !...... Mais on vient.

PÉDRO.

C'est mon maître. (*A part.*) Nous aviserons aux moyens de nous faire payer. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI.

JE vous demande pardon, si je ne vous ai pas reçu le premier; mais ma nièce et moi nous étions à vous attendre sur la route.

GERMENCEY, *souriant.*

Ah ! vous m'attendiez ! Je suis pénétré de vos bontés.

CAZINI.

En vérité, mon cher Belmont, je suis bien aise de vous voir, d'embrasser en vous le fils d'un de mes vieux amis.

(*Il l'embrasse.*)

GERMENCEY.

Que ne puis-je témoigner à votre charmante nièce un aussi vif intérêt !

CAZINI.

Elle est à sa toilette, dans peu vous la verrez. Je ne me lasse pas de vous regarder. Quand je pense que je vous ai vu pas plus haut que cela, que je vous ai fait sauter sur mes genoux......

GERMENCEY.

Je ne me souviens pas trop de ce tems-là!

CAZINI.

Et le bon-homme, comment se porte-t-il?

GERMENCEY.

Mais...... le bon-homme se porte assez bien.

CAZINI.

Savez-vous que vous lui ressemblez?

GERMENCEY.

Croyez-vous?

CAZINI.

Oui, oui, vous avez beaucoup de ses traits.

GERMENCEY.

En effet, on dit que je ressemble à mon père.

CAZINI.

Or ça, mon jeune ami, je vais vous prouver, par ma franchise, l'attachement que j'ai pour vous, pour votre famille.

GERMENCEY.

Je suis reconnaissant d'avance......

CAZINI.

Pas de remercîment, vous ne savez pas ce que je veux faire; vous croyez peut-être que c'est le seul desir de vous voir, qui m'a fait vous engager à venir passer quelques jours avec nous; j'ai bien ma foi d'autres projets! l'estime que j'ai pour vos parens, m'engage à vous les confier et les voici. Vous ne connaissez pas ma nièce; elle est charmante, elle est veuve, vous êtes garçon, elle est aimable; vous avez, dit-on, beaucoup d'esprit, vous la verrez, elle vous plaira et vous l'épouserez.

GERMENCEY.

L'épouser...... (*A part.*) Je ne m'attendais pas à celui-là. (*Haut.*) Monsieur, puis-je penser que dans ma situation?......

CAZINI.

Je sais ce que vous allez me dire. Vous craignez de n'être pas assez riche; vous n'osez espérer qu'un simple sous-lieutenant...... mais rassurez-vous, mon ami, vous avancerez en grade, et quant à la fortune, je me charge de réparer ses torts à votre égard.

GERMENCEY.

Quoi! monsieur, vous voudriez?......

CAZINI.

Oui, mon ami, je vous donne ma nièce et la moitié de mon bien. Cette maison avec tout son parc vous appartiendra...... Comment la trouvez-vous la maison ? hein ?

GERMENCEY.

Elle serait du goût de tout le monde.

CAZINI.

Le principal est qu'elle soit du vôtre.

GERMENCEY.

Je ne souffrirai pas que vous vous priviez en ma faveur......

CAZINI.

Ce ne sera point une privation. Je vivrai avec vous comme un père au milieu de ses enfans......

GERMENCEY.

(*A part.*) L'excellent homme ! je commence à me repentir.

CAZINI.

J'ai cependant une grace à vous demander. Quand vous serez le maître de la maison......

GERMENCEY.

Je ne le suis pas encore.

CAZINI.

Cela ne tardera pas. S'il vous prend fantaisie de faire quelques changemens dans le parc, ne coupez pas le bois des maroniers.

GERMENCEY.

Je puis vous assurer que je ne le couperai pas.

CAZINI.

J'y tiens, je l'ai planté dans mon enfance. D'ailleurs on peut le dire, depuis long-tems on coupe les bois, et on ne les replante point.

GERMENCEY.

Vous avez bien raison.

CAZINI.

Allons, c'est une affaire finie. Vous allez faire votre cour à ma nièce ; elle fera d'abord quelques difficultés pour se remarier, mais vous les surmonterez. Dès quelle aura consenti, je ferai appeler un notaire, le contrat se fait, je stipule la dot, je vous donne ma terre dont vous me promettez toujours de respecter les bois ; je fais venir des présens de noces, les habits se font, je convie les voisins, ordre pour le festin, grande chère,

grand feu, grande rumeur, la noce se fait, les violons jouent, on danse...... il me semble que j'y suis déjà. Que je vous embrasse, mon cher neveu.

GERMENCEY.

Eh bien ! de tout mon cœur, mon cher oncle.

SCÈNE VIII.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

ROSALINE, *a entendu les derniers mots et les voit s'embrasser.*

MON cher oncle ! allons, me voilà déjà mariée.

CAZINI.

Ah ! c'est toi, tu arrives à propos.

GERMENCEY, *la saluant.*

Madame veut-elle bien recevoir mes hommages ?

ROSALINE, *lui rendant le salut.*

Vous me faites honneur.

CAZINI, *bas à Rosaline.*

Que dis-tu de ce jeune homme, n'a-t-il pas bon air ?

ROSALINE, *bas à Cazini.*

Mais je ne vois rien dans lui que de très-ordinaire.

GERMENCEY, *à part.*

Cette veuve est charmante.

CAZINI, *bas au Colonel.*

Vous la trouvez bien, n'est-il pas vrai ? elle est veuve, maîtresse de sa main, c'est à vous de lui plaire.

ROSALINE, *à part.*

Aux confidences qu'ils se font, je vois déjà que tout est arrangé.

CAZINI.

Allons, mon cher Belmont, pardon si je vous quitte ; mais j'agis sans cérémonie. A la campagne, liberté toute entière ; c'est un de ses avantages.

ROSALINE.

Je vois sa ruse.

CAZINI.

Regardez-vous ici comme chez vous. Oh ! vous nous resterez, je l'espère.

ROSALINE.

Monsieur n'a peut-être pas obtenu de son colonel la permission de s'absenter long-tems ?

GERMENCEY.

Pardonnez-moi. Le colonel et moi, nous sommes très-bien ensemble, et je puis vous répondre qu'il est, dans ce moment, très-disposé en ma faveur.

CAZINI.

Ah ! diable ! vous êtes très-lié avec le colonel? Je l'ignorais. Je me suis un peu égayé sur son compte. D'ailleurs, moi, je n'en sais pas davantage. J'ai écrit ce qu'on m'a dit. Je suis sûr que si notre galant colonel savait cela, il me jouerait quelque tour.

GERMENCEY, *riant.*

Cela se pourrait bien.

ROSALINE.

Je suis certaine, moi, qu'on vous a trompé. Le colonel Germencey peut être galant ; mais je le crois très-éloigné des défauts qu'on lui donne dans le monde. Qu'en dites-vous, monsieur ?

GERMENCEY.

Je ne dois pas le juger ; il peut être volage, inconstant ; mais, comme vous le dites fort bien, madame, il n'est pas indigne de votre estime.

CAZINI.

Il ne me plaît pas à moi ; mais grace au ciel, je n'ai point l'honneur de le connaître. Allons, je cours donner des ordres......

ROSALINE.

Quoi ! vous me laissez......

CAZINI.

En bonne compagnie. (*Bas à Germencey.*) Jeune homme, soyez aimable, songez qu'il faut lui plaire.

GERMENCEY, *bas à Cazini.*

Je ferai l'impossible.

CAZINI, *bas à Rosaline.*

Et toi, Rosaline, songe que c'est le fils d'un ancien ami,

et qu'il mérite des égards. (*A part.*) Tout va bien. Ils s'entendront, je le vois dans leurs yeux (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ROSALINE, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Combien je dois de reconnaissance à monsieur votre oncle! Il me permet de m'entretenir avec vous.

ROSALINE.

Si j'en crois les apparences, il vous a permis encore......

GERMENCEY.

Je n'oserais prétendre sans votre aveu......

ROSALINE, *souriant.*

Je l'ai deviné; j'aime, j'estime mon oncle, il le mérite; mais je ne puis souffrir le ridicule qu'il se donne en voulant toujours me marier au premier venu.

GERMENCEY.

Au premier venu.

ROSALINE.

Sans doute. Tenez, je suis certaine que déjà tout est conclu. Soyez de bonne-foi, ne vous a-t-il pas fait espérer que vous obtiendrez mon cœur? ne vous a-t-il pas même annoncé qu'aussitôt mon aveu, la noce se ferait? Il vous a peut-être promis encore d'y danser lui-même. (*Elle rit.*) Ah! ah! ah! ah!

GERMENCEY.

Mais......

ROSALINE.

Et vous avez cru bonnement tout ce qu'il vous a dit? avouez-tout. (*D'un ton sérieux.*) Il aurait dû vous prévenir en même tems, que la fatalité qui s'attache toujours aux grandes entreprises, l'empêche de réussir dans tous les mariages qu'il projette. Il aurait dû vous dire que s'il promet toujours mon cœur, il n'y a que moi qui le donne; que ce cœur si recherché, si souvent promis par mon oncle, si vainement demandé par ses protégés, est encore à moi tout entier; et je doute, entre nous, que ce soit à ses soins officieux que je doive la perte de ma liberté.

GERMENCEY.

Cette rigueur m'étonne. A votre âge, avec tant de grâces en partage, tant de beautés !......

ROSALINE.

Nous y voilà. Je vois que vous allez vous récrier aussi sur ma cruauté; vous allez me vanter les plaisirs de l'hymen, me parler de desirs, d'union des ames, de nœuds tissus de fleurs...... Eh ! monsieur, depuis mon veuvage, je n'ai entendu que semblables propos. Je sais par expérience ce qu'est l'hymen, quand on cède à l'obéissance, quand on estime, comme on dit, son mari. L'estime, l'amitié, les prévenances, rien de tout cela ne tient lieu d'amour. Une femme cède presque toujours aux vœux de ses parens, sans connaître tous les dangers du mariage : un changement d'état la séduit d'abord ; elle cherche le plaisir dans les distractions; mais le tems fuit, la nouveauté passe, l'ennui vient, le dégoût suit; la chaîne s'appesantit de jour en jour; et trop heureuse est la femme qui peut espérer une tranquillité monotone, la paix de l'habitude, une existence supportable enfin, au milieu des chagrins toujours renaissans d'un lien mal assorti.

GERMENCEY.

Je vous admire, madame, et je partage même un peu vos idées. Mais vous ne me désespérez pas au point.

ROSALINE.

Oh ! quittez donc ce langage ! je devine quel sera votre désespoir; mais je ne puis qu'y faire. Le plus grand de vos torts est celui d'être présenté par mon oncle. L'ennui que me cause ses persécutions, jette une défaveur complette sur tous les prétendans de sa façon. Et tenez ! voyez qu'elle est la bizarrerie de son étoile, ou plutôt quel est l'esprit de contradiction inné dans le cœur des femmes; ce colonel, dont mon oncle parlait tantôt avec tant de légèreté, ce colonel que l'on écarte de la maison sans qu'il ait manifesté le desir de s'y présenter, est peut-être l'homme pour lequel, sans le connaître, je me sentirais quelque prévention.

GERMENCEY.

Comment? serait-il vrai que ce colonel?.....

ROSALINE.

Oui, monsieur, il me plaît; car du moins celui-là, je ne l'ai jamais vu.

GERMENCEY.

Oh ! s'il connoissait son bonheur, ou si j'étais à sa place, que

que de moyens n'emploirais-je pas pour vous voir en secret ! Je parie que vous lui pardonneriez volontiers toute espèce de déguisement.

ROSALINE.

Vous l'avez deviné. Un déguisement aurait quelque chose de charmant. J'ai aussi l'esprit un peu romanesque, c'est ancore là un de mes défauts. Il eût été plaisant, par exemple, qu'il se fût trouvé dans la maison, lors de l'arrivée de quelque concurrent. Faites-vous un tableau de l'embarras de deux amans : on a peur d'abord d'être découvert; on se cache, on s'évite, on se parle par signe, on se voit à la dérobée, on ne se dit qu'un mot, mais qu'il est expressif ! On rit aux dépens du nouveau prétendu, et ce mélange d'amour, de finesse, de ruses, de crainte et de malignité, en ajoutant un comique piquant à la situation, rend les scènes d'amour moins langoureuses, et répand une aimable variété sur l'uniformité de la galanterie.

GERMENCEY, *vivement.*

Ah ! que ne puis-je devenir le héros !

ROSALINE.

Vous voulez rire certainement ?

GERMENCEY, *tombant à ses genoux.*

Non, c'est à genoux que je dois vous avouer.....

SCÈNE X.

ROSALINE, CAZINI, GERMENCEY.

CAZINI, *du fond.*

Bon ! il est à ses genoux !

GERMENCEY, *sans voir Cazini.*

Vous allez sans doute vous fâcher, lorsque vous apprendrez....

ROSALINE.

Ah ! de grace, quittez cette posture.....

CAZINI.

Bien, très-bien. (*A Rosaline.*) Tu commences pourtant à croire que je pourrai réussir dans mes projets de mariage.

ROSALINE.

Demandez à monsieur ce qu'il en pense.

GERMENCEY.

Mais je ne suis pas mécontent de mon sort.

CAZINI.

Tant mieux.

ROSALINE.

Oh ! vous savez bien prendre la chose. (*Ironiquement.*) Et puisque vous êtes si facile à contenter, je vous promets d'avoir toujours pour vous les mêmes bontés.

CAZINI.

Oh ! pour cette fois j'aurai raison, ou je serai bien trompé.

SCÈNE XI.

ROSALINE, CAZINI, PÉDRO, GERMENCEY.

PÉDRO, *à Cazini.*

IL y a un officier du même régiment que monsieur, qui demande à vous voir.

ROSALINE.

Encore un prétendant !

CAZINI, *à Germencey*

Est-ce quelqu'un de vos amis que vous auriez prié ?.....

GERMENCEY.

Je ne prendrais pas cette liberté. C'est bien assez que j'aie osé venir......

CAZINI.

Cet Officier a-t-il dit son nom ?

PÉDRO.

Il dit s'appeler Belmont, sous-lieutenant de Cavalerie.

GERMENCEY, *à part.*

Je suis perdu.

CAZINI.

Quel folie !

ROSALINE.

Seriez-vous deux officier du même nom ?..... Vous avez l'air embarrassé ?

GERMENCEY, *à part.*

On le serait à moins. (*Haut.*) Cela me paraît si singulier.....

CAZINI.

Il ne faut pas qu'il entre avant que j'aie éclairci tout ceci.

PEDRO.

Je vais lui dire.....

CAZINI.

Non, reste, j'ai besoin de toi. Holà quelqu'un ! (*Au domestique qui paraît.*) Vous direz à ce militaire qui vient d'arriver, que je ne puis encore le recevoir. Je ne conçois rien à tout cela. Mais dites-moi, votre colonel aurait-il su par hasard que vous veniez ici?

GERMENCEY.

C'est probable. Quelques camarades auraient pu lui dire.....

CAZINI.

Il est jeune, entreprenant......

GERMENCEY.

Capable de tout quand il s'agit de voir une jolie femme.

PÉDRO.

Et de tromper un oncle qui s'est amusé à ses dépens.

CAZINI.

Tu m'as raconté de lui des traits.....

PÉDRO, *regardant méchamment le colonel.*

Pendables.

ROSALINE.

Oh ! il serait plaisant que ce fût lui.

CAZINI.

Mais je n'y pense pas. Tu dois l'avoir reconnu, tu l'as servi.

PÉDRO, *feignant d'être embarrassé.*

Moi, monsieur.... Oh ! il y a si long-tems.... Je craindrais que ma mémoire.... Et puis d'ailleurs la probité.....

CAZINI.

Tu es un maraut ! tu as reçu de l'argent pour te taire.

GERMENCEY, *bas à Pédro.*

Tâche de me tirer de là.

PÉDRO.

Monsieur, je n'ai rien reçu; (*Regardant le colonel.*) mais on m'a promis.

CAZINI.

Ah ! on t'a promis ! Dis la vérité, ou je te chasse à l'instant.

PÉDRO.

Eh bien ! monsieur, je la dirai. D'abord, aussitôt que M. le colonel ast arrivé, je l'ai reconnu.....

CAZINI.

Bon ! poursuis.

PÉDRO.

Il entre dans la cour, il descend de cheval, il dit au domestique d'annoncer le sous-lieutenant Belmont.

CAZINI.

Après?

PÉDRO, *regardant furtivement le colonel.*

Il me reconnaît à son tour. Je vois son embarras.... (*Germencey fait des signes à Pédro.*) Il me fait des signes, parce qu'il craint que je ne le découvre.

CAZINI.

Ah ! il te fait des signes !

PÉDRO.

Oui, mais je ne fais pas semblant de les entendre. (*Germencey fait des signes d'impatience.*) Il s'impatiente.

ROSALINE.

C'est qu'il y avait là sans doute quelques importuns ?

PÉDRO.

Vous l'avez dit, madame; il y avait deux personnes qui le gênaient beaucoup.

GERMENCEY, *bas à Pédro.*

Trente pistoles si mon stratagême réussit.

CAZINI.

La fin de ton histoire.

PÉDRO.

Il s'aproche tout doucement de moi, tout doucement.....

CAZINI, *d'un ton de confiance.*

Je le vois d'ici.

PÉDRO.

(*Vivement.*) Non, vous ne voyez rien. —(*Du ton de sa narration.*) Il me dit tout bas à l'oreille, *trente pistoles si mon stratagême réussit.*

CAZINI.

Trente pistoles. !

ROSALINE.

Comme il est généreux !

PÉDRO.

Attendez, attendez ; je ne les tiens pas encore. Moi qui ne me contente pas de paroles, je fais la sourde oreille..... il s'en apperçoit, il met la main à sa poche.... (*Il regarde le colonel qui, loin de chercher de l'argent, porte la main à son visage.*) Non il ne la met pas encore.

GERMENCEY, *à part.*

Le bourreau ! qu'il est adroit !

CAZINI.

Finiras-tu ton récit ?

ROSALINE.

Pourquoi tous ces détails ?

PÉDRO.

Ils sont très-nécessaires. (*En appuiyant sur chaque mot et en regardant le colonel.*) Je fais entendre adroitement à cet amant déguisé que son sort dépend de moi ; il sent la valeur de cette parole, et, pour cette fois, il tire une bourse......
(*Germencey tire véritablement une bourse, et fait par degrés tout ce que le valet dit dans le couplet suivant.*)

ROSALINE.

Eh bien ! il te la donne ?

PÉDRO.

Non, pas tout de suite, à cause des importuns. Il regarde de tous côtés si personne ne le voit ; il s'approche de moi me tire par le pan de mon habit ; je comprends fort bien ce signe, j'avance la main discrètement, je saisis la bourse, personne n'en voit rien, et la voilà.

(*Pédro tourné vers Cazini, a toujours l'air de lui raconter ce qui s'est passé entre le colonel et lui ; et au moment où il dit*, j'avance la main, *il présente l'autre au colonel qui lui donne la bourse, il la repasse vivement derrière son dos et la montre à tout le monde.*)

ROSALINE.

A la fin ?

PÉDRO.

Je puis vous assurer, monsieur, que je vous ai dit l'exacte vérité.

CAZINI.

Cela n'est pas difficile à croire.

PÉDRO.

Ma franchise mériterait de votre part.....

CAZINI.

C'est bon, c'est bon. Je ne reviens pas de la hardiesse de ce colonel.....

ROSALINE.

Je trouve son idée plaisante.

CAZINI.

Éloignez-vous. Je veux méditer sur le parti que je dois prendre.

GERMENCEY.

Il n'en est qu'un que la prudence vous indique. Songez qu'il est mon colonel; qu'il serait dangereux de m'exposer à la subordination. Je vous conseille, pour lui..... comme pour moi, de ne pas le recevoir.

CAZINI.

Je ne le recevrai pas.

ROSALINE.

Moi, je suis de l'avis contraire. Recevez-le, faites-lui bon accueil, feignez de ne pas le reconnaître; et l'aissez-moi le soin de la vengeance.

CAZINI.

Eh bien! je le recevrai.

GERMENCEY.

Ce parti est le plus dangereux.

ROSALINE.

Monsieur parle toujours en sa faveur. Au reste, faites comme vous l'entendrez. Je consens à m'éloigner; mais je vous préviens que je vais faire mon possible pour voir un instant ce colonel, qui me semble d'autant plus intéressant, qu'il embarrasse ici tout le monde. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

PÉDRO, CAZINI, GERMENCEY.

GERMENCEY.

Ne l'en croyez pas, tous nos projets seraient détruits. Votre nièce paraît disposée en sa faveur.

CAZINI.

Comment ! vous croyez que.....

GERMENCEY.

Faites-lui dire par Pédro, qu'il vous est impossible de le recevoir. Donnez une raison quelconque.....

PÉDRO.

Confiez-moi un plein pouvoir, je me charge de le congédier.

CAZINI.

Oui, mais l'argent qu'il t'a donné?....

PÉDRO.

Soyez tranquille, je le garderai. (*Regardant le colonel.*) Il me l'a donné de si bon cœur.

CAZINI.

C'est très-embarrassant, extrêmement embarrassant ! Vous entendez bien que les procédés, la politesse, son grade de colonel; moi qui d'ailleurs aime beaucoup les militaires..... (*A Germencey.*) Si vous alliez le trouver, si vous lui faisiez entendre.....

PÉDRO.

Ah ! monsieur, voulez-vous être la cause d'un malheur? Il faut qu'il se cache au contraire. (*Au colonel.*) Allez faire un tour dans le parc, et bientôt.....

CAZINI.

En effet, c'est le plus prudent. Moi et Pédro nous arrangerons l'affaire.

GERMENCEY, *bas à Pédro en sortant.*

Songe à gagner l'argent que tu as reçu.

PÉDRO, *à Germencey.*

Il est bien gagné puisque je le tiens

SCÈNE XIII.

PÉDRO, CAZINI.

CAZINI, *après un moment de réflexion.*

MON parti est pris. Va trouver ce jeune homme. Dis-lui.....

PÉDRO.

Qu'il remonte à cheval, et qu'il parte.

CAZINI.

Non, qu'il entre. Je vais lui parler d'une manière.....

PEDRO, *à part.*

Ah ! diable ! ce n'est pas là mon compte. (*Haut.*) Non, monsieur, il ne faut pas que vous ayez rien à démêler avec cet étranger. Je le connais, c'est un homme terrible; vous, vous n'êtes pas endurant; vous avez le bon droit de votre côté; vous n'aimez pas qu'on vous trompe, et vous avez raison. Vous lui parlerez ferme; lui comme militaire, vous répondra sur le même ton; vous vous fâcherez; il redoublera de force, d'adresse, de ruse pour en venir à son honneur; et peut-être enfin que, malgré tous vos efforts, il cherchera querelle à son rival, il le tuera, et il enlèvera votre nièce.

CAZINI.

(*En colère.*) (*Se radoucissant.*)

Enlever !.... je ne le souffrirai pas. —— Passe encore s'il la demandait en mariage je pourrais consentir.....

PEDRO.

Est-ce qu'un galant de profession demande jamais une femme en mariage? Fi donc ! c'est trop commun ! Il l'enlèvera, c'est moi qui vous le dis.

CAZINI.

Mais quel moyen emploiras-tu plus que moi ?.....

PÉDRO.

Oh ! un bien simple ! Je connais le colonel; au milieu de tous ses défauts, il a du bon vraiment. Il a d'ailleurs infiniment de confiance en moi, la plus grande idée de ma probité. Je lui parlerai en père, je le ferai rougir de ses erreurs. Je lui représenterai d'un ton pathétique les suites de ses supercheries; je lui dirai, les larmes aux yeux, pourquoi venez-vous troubler la tranquillité d'une honnête famille; d'un homme paisible, qui n'a d'autres sollicitudes que de marier dignement sa nièce? Je redoublerai de chaleur, d'éloquence; je le connais, il n'y résistera pas. Je le vois déjà qu'il s'attendrie, il m'embrasse, il remonte à cheval, il s'éloigne au galop; je reviens promptement vous annoncer cette bonne nouvelle : dans le ravissement qu'elle vous cause, vous me remerciez, vous tirez une bourse, vous me la donnez, je la reçois, nous sommes contens.... et tout est fini.

CAZINI.

Tu m'as attendri ! tu es un honnête garçon. Et pour le zèle que tu montres, je te promets une récompense.

PÉDRO.

Oh ! ce n'est pas l'intérêt.....

SCENE XIV.

BELMONT, PÉDRO, CAZINI.

BELMONT, *en dehors.*

JE me lasse d'attendre, il faut que je lui parle.

PÉDRO.

Le voilà, sortez vîte, et je vous réponds qu'avant dix minutes, nous en serons débarassé.

CAZINI.

Allons fait tout pour le mieux.

SCÈNE XV.

PÉDRO *seul.*

TOUT va bien. Courage, Pédro ! le colonel t'a payé pour servir ses projets; ton maître te paiera pour se faire tromper; il faut que notre sous-lieutenant paie pour recevoir son congé.

SCÈNE XVI.

BELMONT, PÉDRO.

BELMONT, *en entrant.*

JE ne comprends rien à cette manière de recevoir les gens que l'on invite.

PEDRO, *à part.*

Voilà le moment.

BELMONT.

Me faire attendre une heure dans une antichambre ! (*A pédro.*) Ah ! vous êtes de la maison ?

PÉDRO.

Oui, monsieur.

BELMONT.

Vous pourrez me dire pourquoi M. Cazini refuse de me recevoir?

PÉDRO.

C'est qu'apparemment il ne le veut pas.

BELMONT.

Comment! il m'invite à venir passer quelques jours chez lui, je cède à son invitation; je trouve le moyen de me soustraire à mes devoirs; et je reçois cet accueil! Il y a là-dessous quelque mystère.

PÉDRO.

Oh! un très-grand mystère.

BELMONT.

Ne peux-tu me le dire?

PÉDRO.

Impossible! On m'a défendu, sous peine d'être chassé comme un mauvais sujet, de rien révéler de ce qui se passe ici. Je suis un pauvre garçon, moi, sans fortune; je n'ai que ma place et ma probité pour tout bien, et vous sentez que je ne dois pas m'exposer à les perdre.

BELMONT.

Si l'on te donnait les moyens de ne pas craindre la perte de ta place?

PÉDRO.

Je tremblerais alors pour ma probité.

BELMONT, *lui offrant une bourse.*

Avec ceci peut-on savoir bien des choses.

PEDRO, *prenant la bourse.*

Oui, nous pouvons commencer à jaser.

BELMONT.

Dis-moi d'abord quelle peut être la cause de ce changement subit? J'ai cru que d'après la lettre affectueuse.....

PÉDRO.

Depuis ce tems il est arrivé bien du changement. Tout le monde s'est mis dans la tête que vous n'étiez pas le sous-lieutenant Belmont......

BELMONT.

Et qui suis-je donc?

PÉDRO.

On prétend que vous êtes le colonel Germencey, un libertin fieffé, un coureur d'aventures.

BELMONT.

Qui peut avoir donné lieu à ce bruit ridicule?

PEDRO.

Un certain valet qui dit avoir servi ce colonel; M. Cazini qui n'aime pas ce militaire.....

BELMONT.

Il est vrai que dans sa lettre il n'en dit pas de bien.

PEDRO.

Et voilà pourquoi il ne veut pas vous recevoir.

BELMONT.

C'est un tour que l'on veut me jouer. Ce valet est un fripon.

PÉDRO.

Je n'en disconviens pas.

BELMONT.

Il aura été gagné.....

PEDRO.

Par quelque rival.

BELMONT.

Un rival ! et pourquoi en aurais-je ? Je ne connais ni la nièce, ni l'oncle. On dit, il est vrai, que cette nièce est jolie.

PEDRO.

On dit aussi que l'oncle veut la marier à tout le monde.

BELMONT.

Je le sais. C'est une manie qu'on lui reproche.

PEDRO.

Il aura sans doute manifesté ses vûes sur vous; quelque prétendant aura su cela.....

BELMONT.

Il se sera introduit dans la maison.

PEDRO.

Un valet aura servi cet amant déguisé.

BELMONT.

On lui aura donné de l'argent.

PEDRO.

Oui, peut-être bien.... trente pistoles.

BELMONT.

Et ce ſripon aura soutenu effrontément.....

PEDRO.

Que vous étiez le colonel.

BELMONT.

L'oncle se met en colère.....

PEDRO.

Il me charge de vous dire.....

BELMONT.

De repartir à l'instant.

PEDRO.

Sans doute. Vous, vous sentez que la nécessité vous force.....

BELMONT.

De rester en dépit de l'ordre.

PEDRO.

Mais cet oncle est irrité.

BELMONT.

Je lui parle.

PEDRO.

Il se fâche.

BELMONT.

Je l'appaise.

PEDRO.

Il veut des preuves.

BELMONT.

Je lui montre mes papiers.

PEDRO.

Il n'y crois pas.

BELMONT.

Je le désabuse, tout se découvre, l'amant est éconduit; le valet est puni; on me reçoit, on m'accueille, on me fête, et voilà le dénoûement.

PEDRO, *à part.*

Ce n'est pas celui que j'attendais. Pour comble de bonheur il à l'autre.

SCÈNE XVII.

LES PRÉCÉDENS; CAZINI.

CAZINI, *à part.*

Encore ici.

PEDRO, *bas à Cazini.*

Il a été sourd aux remontrances les plus pathétiques; il veut, en dépit de tout le monde, passer pour le jeune Belmont.

BELMONT, *à part.*

Voilà sans doute mon hôte?

CAZINI, *bas à Pédro.*

Comment! il a la prétention de croire?....

PEDRO.

Oui, il dit que vous êtes un bon-homme, qu'il a des papiers qu'il vous montrera..... Vous savez bien ce que tout cela veut dire.

CAZINI.

Ah! il a des papiers? il me prend donc pour un imbécille!....

BELMONT, *à part.*

Que peuvent-ils se dire?

PEDRO.

Tâchez de le renvoyer; pour moi j'y renonce. (*A part, en sortant.*) Si le colonel perd la partie, tant pis! Pour moi, j'ai tiré mes enjeux.

SCÈNE XVIII.

BELMONT, CAZINI.

BELMONT.

Dois-je croire, monsieur, ce que ce valet vient de me dire?

CAZINI.

Oui, monsieur. Tout le monde sait qui vous êtes.

BELMONT.

Il paraît cependant que l'on se trompe beaucoup à mon égard.

CAZINI.

Dites plutôt que vous êtes désespéré de ne pouvoir nous

tromper. Nous sommes au fait de vos tours, monsieur le colonel.

BELMONT.

Colonel! mais je ne le fus jamais. Pourquoi me donner un titre?.....

CAZINI.

Que vous ne voulez pas maintenant avoir, je le crois bien. Quoi! parce que je me suis permis quelques mots sur vos galanteries, vous voulez me jouer de la sorte?

BELMONT.

Ce ne fut jamais mon intention. Je viens, d'après votre lettre, en qualité de fils d'un de vos anciens amis.....

CAZINI.

Je ne crois pas avoir été jamais l'ami de monsieur votre père.

BELMONT.

Quoi! Belmont que votre estime.....

CAZINI.

J'estime beaucoup mon ami Belmont; il y a long-tems que je ne l'ai vu; mais ses traits me sont encore assez présens, pour être convaincu qu'il n'est pas votre père.

BELMONT.

Il n'est pas mon père? et qui donc s'il vous plaît?

CAZINI, *riant.*

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

BELMONT.

La prévention !.... Je puis vous jurer....

CAZINI.

Tout ce qu'il vous plaira; mais je ne vous croirai pas.

BELMONT.

Je puis par des preuves authentiques......

CAZINI.

Par des papiers sans doute que vous allez me montrer.

BELMONT, *cherchant ses papiers.*

Oui, monsieur, et vous jugerez vous-même......

CAZINI.

Ne vous donnez pas la peine de les chercher; non, je ne veux pas les voir.

BELMONT.

Vous me nommerez au moins celui qui a osé soutenir que j'étais le colonel?

CAZINI.

Tout le monde vous a reconnu. Si je voulais vous confondre, cela me serait bien facile. Je n'aurais qu'à faire venir......

BELMONT.

Quel qu'il soit, qu'il vienne cet imposteur, et nous verrons....

CAZINI.

Voilà justement ce que je veux éviter. Je ne veux pas être la cause de quelque scène tragique.

BELMONT.

Je ne vous comprends pas.

CAZINI.

Vous êtes bien adroit en fait d'intrigues; mais malheureusement tout se découvre.

BELMONT, *avec dépit.*

Ah ! c'est aussi pousser l'incrédulité trop loin !

CAZINI.

C'est mettre aussi trop d'opiniâtreté !

BELMONT.

Il est de mon honneur de ne pas m'exposer à tant d'humiliations !

CAZINI.

Il est de mon devoir de ne pas souffrir ce déguisement.

BELMONT.

Je vais me retirer, monsieur, avec le regret de n'avoir pu vous convaincre de la vérité. (*Il va pour sortir.*)

CAZINI.

Vous prenez votre parti de bonne grâce. Attendez, je suis un bon-homme, moi; je sais ce qu'on doit d'indulgence aux jeunes gens, et sur-tout aux militaires. Et puis, j'ai peut-être envers vous les premiers torts, ayant osé, sur le rapport d'un valet, m'égayer sur votre compte. Tenez, quittez ce faux nom de Belmont, annoncez-vous sous celui du colonel Germencey, et je me ferez un honneur de vous recevoir.

BELMONT.

Je ne puis consentir à cet arrangement; je rougirais de prendre un nom et un titre qui ne m'appartiennent pas. Adieu, monsieur, j'espère que bientôt vous serez détrompé. Je me retire.

SCÈNE XIX.

CAZINI *seul.*

IL a du caractère ! il n'a pas voulu avouer la ruse. Ce jeune homme m'a plu, il a de ces physionomies que l'on aime au premier coup-d'œil. S'il était vraiment épris de ma nièce ?..... S'il entrait dans ses projets de se marier ?...... Il est colonel...... Voilà un de ces mariages que j'aurais desiré conclure.

SCENE XX.

CAZINI, PÉDRO.

PEDRO.

NOTRE militaire s'en va ! Comment avez-vous fait ?

CAZINI.

D'abord, j'ai tenu bon, je n'ai pas voulu voir ses papiers. En vain je lui ai proposé de rester, en reprenant toutefois son véritable nom, il n'a pas voulu. Ce que c'est que l'entêtement !

PEDRO.

En restant c'était s'avouer coupable ; il eût fait un sotte figure. Ah ! oui, tout calculé, il a mieux fait de repartir...... Pour nous d'abord.

CAZINI.

Mais pourquoi diable aussi s'avise-t-il d'avoir recours à la ruse ?

PEDRO.

Heureusement que je vous ai prévenu.

CAZINI.

C'est vrai ; je te sais bon gré de cela.

PEDRO.

Oh ! il m'aurait offert toute sa fortune, que je n'aurais jamais consenti à vous tromper.

CAZINI.

Je suis content de toi.

PEDRO.

Il a cru que j'avais toujours le même goût pour l'intrigue.

CAZINI.

C'est cela.

PEDRO.

PEDRO.

Mais depuis que je vous sers, oh ! je suis bien revenu de mes erreurs.

CAZINI.

Tant mieux.

PEDRO.

Il n'y a vraiment d'argent légitimement gagné que celui que nous procure un travail honnête.

CAZINI.

Voilà de bons principes. Sois toujours aussi honnête, j'aurai soin de toi. (*Il feint de sortir et revient ensuite dire à Pédro d'un ton amical et riant.*) Pédro ! il faut que je songe un de ces jours à te marier.

PEDRO.

Que d'obligations je vous aurai !

CAZINI.

Notre jeune homme est dans le parc, cours le rejoindre; dis-lui que son colonel est reparti, et qu'il peut paraître maintenant.

SCÈNE XXI.

ROSALINE, CAZINI.

CAZINI.

LAISSONS-LA cet étourdi, et songeons aux préparatifs.

ROSALINE, *accourant*

Ah ! mon oncle, vous ne savez pas?....

CAZINI.

Qu'y a-t-il donc?

ROSALINE.

Vous vous rappelez cet officier de Florence, dont la physionomie agréable.....

CAZINI.

Resta gravé dans ta mémoire. Eh bien ?

ROSALINE.

Eh bien ! mon oncle, il est ici.

CAZINI.

Ici ? lui !

ROSALINE.

Oui, cet inconnu qui a tant de droit à ma reconnaissance, n'est autre que le colonel Germencey.

CAZINI.

Que notre hardi colonel qui vient de repartir à l'instant?

ROSALINE.

Oh ! je ne crois pas qu'il soit reparti. Le hasard me fait traverser la cour, la curiosité m'entraîne, je veux voir ce galant si redoutable, je m'approche sans affectation, je le fixe sans paraître le regarder, il me reconnaît, jette un cri, et nous restons tous les deux muets d'étonnement, de trouble et peut-être de plaisir. Mon oncle, le voici.

SCÈNE XXII.

ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

BELMONT, *à part en entrant.*

Elle est ici, faisons tout pour y rester. (*Haut.*) Monsieur, je reviens......

CAZINI.

Ah ! ah ! c'est vous, moniseur, je vous croyais déjà bien loin.

BELMONT.

J'ai changé d'idée; et puisqne vous le voulez bien.....

CAZINI.

Je me ferai une honneur de faire votre connaissance; mais vous savez nos conditions....

BELMONT.

Je veux m'y conformer; et puisque vous voulez voir absolument en moi le colonel Germencey, pour vous faire plaisir, je vous dirai que je le suis.

CAZINI.

A la bonne heure! que diable! quand on porte le nom d'un galant homme, on doit le garder, sans aller prendre celui d'un autre.

BELMONT.

C'est mon avis.

CAZINI.

Allons, sans rancune, mon cher colonel; et pour vous prouver que j'ai tout oublié, je vais vous présenter à ma nièce..... que vous connaissez très-bien. Oh ! je sais tout.

BELMONT.

Ah! madame, combien je suis heureux que le hasard.....

ROSALINE.

C'est moi qui doit le remercier, au contraire....

CAZINI.

Voilà une reconnaissance un peu froide; mais patience, j'ai mes projets, j'arrangerai tout cela.

ROSALINE.

Mon oncle, prenez garde....

CAZINI.

Vous avez bien fait d'arriver aujourd'hui; quinze jours plus tard il se pouvait qu'elle fût remariée.

ROSALINE.

Mais, mon oncle, songez-vous?....

CAZINI.

Mais quel mal y a-t-il à dire que ta main est promise au jeune Belmont!

BELMONT.

Au jeune Belmont, monsieur?

CAZINI.

Oui, un officier de votre régiment. Il est ici d'aujourd'hui.

BELMONT.

Ici? arrivé avant moi?

CAZINI.

Oh! bien long-tems avant vous.

BELMONT, *très-étonné.*

Ah! ah!

ROSALINE, *avec dépit.*

Ne croyez pas ce que vous dit mon oncle, il s'amuse tous les jours par de semblables projets. Je puis vous répondre d'avance que ce Belmont ne sera jamais mon époux; et d'ailleurs, sans vouloir montrer de l'orgueil, je me crois encore assez jeune, assez riche, pour espérer de fixer les regards d'un homme qui me conviendra beaucoup mieux qu'un jeune étourdi sans esprit et sans fortune.

BELMONT, *à part.*

Me voilà bien! Il y a là-dessous quelque mystère impénétrable.

CAZINI.

Et bien! s'il ne te convient pas, n'en parlons plus; et puisqu'il est en mon pouvoir de te faire épouser l'homme que tu préfères.....

ROSALINE.

Finissez donc.

BELMONT, *en tremblant.*

Vous avez distingué quelqu'un, madame.

ROSALINE, *impatienté.*
Et croyez-vous, mon oncle? (*A Cazini.*) Finissez, vous dis-je, ou j'abandonne ces lieux.

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS; PÉDRO, GERMENCEY.

GERMENCEY *à Pédro en entrant sans voir les autres.*
TU est bien certain qu'il est reparti?

PEDRO.
Je l'ai vu monter à cheval.

CAZINI, *appercevant le colonel.*
Ah! voici notre jeune homme.

GERMENCEY, *appercevant Belmont*
Belmont!

PEDRO.
C'est le diable!

BELMONT, *à part.*
Mon colonel! ah! je devine tout! c'est à mon tour de rire à ses dépens.

PEDRO.
Dispensons-nous de l'explication, elle sera chaude. *Il s'enfuit.*

SCÈNE XXIV.

GERMENCEY, ROSALINE, CAZINI, BELMONT.

CAZINI, *allant à Germencey*
CONTENEZ-VOUS mon ami, ne faites pas de scène; il vient m'avouer qu'il était le colonel.

GERMENCEY, *étonné.*
Ah! il a avoué qu'il était.... C'est différent.

CAZINI, *allant à Belmont.*
Je suis content de lui. Il ne vous en veut pas. Grace à mes soins, tout est arrangé.

GERMENCEY, *à Belmont, en riant.*
Je vois avec plaisir, mon cher colonel.....

BELMONT, *sévèrement et du ton d'un supérieur.*
Monsieur, je suis très-étonné de vous rencontrer ici, je l'avouerai.

GERMENCEY, *riant.*

Quel ton ! je ne vous vis jamais aussi sévère avec moi ?

BELMONT.

Vous avez beau dire, je ne devais pas vous trouver ici. Je vous ai commandé ce matin pour une expédition, vous aurez la bonté de m'en rendre compte.

GERMENCEY, *à part.*

Le traître tourne la ruse contre moi.

BELMONT.

Voudriez-vous bien, monsieur, répondre à votre colonel ?

CAZINI, *à Germencey.*

Répondez donc.

ROSALINE, *à Germencey.*

Songez qu'il est vôtre supérieur.

GERMENCEY.

Mais en vérité je ne sais que dire...... (*Riant.*) Ah ! ah ! ah ! Je ne puis m'empêcher de rire. Ah ! ah ! ah !

BELMONT.

Cette gaîté-là n'est pas de saison.

ROSALINE, *à Germencey.*

Vous l'irritez.

GERMENCEY.

Pardonnez-moi, monsieur le colonel ; mais il me paraît si singulier...... Ah ! ah ! ah !

CAZINI, *à Germencey.*

Encore !

BELMONT.

Je vois qu'il faut que j'use de toute mon autorité. Vous aurez la complaisance d'aller rire tout seul dans votre appartement. Vous resterez quinze jours aux arrêts.

GERMENCEY, *riant toujours.*

Aux arrêts ! Ah ! ah ! ah ! Pour quinze jours !

BELMONT.

Ayez la bonté de repartir à l'instant même.

GERMENCEY.

(*A part.*) Repartir ! Ah ! diable ! (*Haut.*) Je prendrai la liberté de représenter à mon colonel, que......

BELMONT.

Moi, je prendrai la liberté de vous dire qu'il faut m'obéir.

GERMENCEY.

Mais......

BELMONT.

Mais, mais, mais...... Je suis votre colonel ou je ne le suis pas. Voyons, le suis-je ?

GERMENCEY.

Il est aussi vrai que vous êtes colonel, que je suis Belmont.

CAZINI, *à Germencey.*

Allons, cédez, la discipline militaire le veut ainsi.

ROSALINE, *faisant une révérence à Germencey.*

Monsieur, je vous souhaite un bon voyage.

GERMENCEY, *à part.*

Me voilà bien avec mon stratagême.

CAZINI.

Je vais donner l'ordre qu'on selle votre cheval. Pédro ! Pédro ! Il n'arrivera pas.

GERMENCEY, *à part.*

Que faire ! avouerai-je tout ?

BELMONT, *à part.*

Il est embarrassé.

SCÈNE XXV.

LES PRÉCÉDENS; PÉDRO.

CAZINI, *à Pédro qui entre.*

ARRIVERAS-TU donc ? On a bien de la peine à t'avoir. Prépare tout pour le départ de monsieur Belmont.

PÉDRO.

De monsieur Belmont ! Tout est donc éclairci !

CAZINI.

Oui, oui, on s'est expliqué. La chose s'est très-bien passée. Le colonel seul nous reste.

PEDRO, *à Germencey.*

Nous l'avons emporté. Mes trente pistoles sont bien gagnées. (*A Belmont.*) Pour vous, monsieur, quand vous voudrez partir......

CAZINI.

Que dis-tu donc ?

PEDRO, *montrant Germencey.*

Ne m'avez-vous pas dit que tout était éclairci; et que vous gardiez monsieur le colonel ?

CAZINI, *montrant Germencey.*

Mais ce n'est pas là lui, c'est Belmont.

PEDRO.

Quoi ! vous ne saviez pas encore ?...... Oh ! imbécille !......

ROSALINE.

Quel mystère ?

BELMONT, *à part.*

Tout se découvre.

CAZINI, *montrant Belmont.*

Mais je ne dois voir ici de colonel......

GERMENCEY.

Que moi. Allons, pour la première fois de ma vie, faisons une action raisonnable. Belmont, je vous rends votre nom, et je vous prie, ainsi que monsieur Cazini, de me pardonner ma témérité. Madame, daignerez-vous oublier ?

CAZINI, *à Germencey.*

Comment, c'est vous qui êtes venu sous un nom supposé?.....

GERMENCEY.

Dans le dessein de me venger.

ROSALINE, *à Belmont.*

Et vous, monsieur, vous êtes?......

BELMONT.

Le jeune étourdi, sans esprit et sans fortune.

ROSALINE.

J'ai mal parlé de monsieur Belmont; mais vous ne portiez pas alors votre nom.

GERMENCEY.

Monsieur Cazini, vous devez m'excuser; car, en conscience, votre lettre, un peu dure à mon égard, est la seule cause de mon étourderie. Qui donc a pu vous dire tant de mal de moi?

CAZINI.

C'est Pédro.

GERMENCEY.

Comment, misérable, tu t'es permis?.....

PEDRO.

Ah ! j'ai dit un peu la vérité. Mais ne parlons plus de tout cela. Moi, je suis enchanté que tout soit arrangé pour le mieux.

CAZINI.

Tout n'est pas arrangé pour toi; tu es un maraut, tu m'as trompé.

PEDRO.

C'est vrai; mais cela n'était pas difficile. On m'avait donné trente pistoles, je vous l'ai dit.

BELMONT.

Tu m'as aussi tiré de l'argent.

PEDRO.

J'en conviens; mais je vous donnais en revanche un congé. Enfin, vous avez tous eu pitié d'un pauvre diable; il ne me reste qu'à vous en remercier.

204

CAZINI.

Et qu'à décamper de la maison ; je n'aime pas les valets intrigans et intéressés.

PEDRO.

Intéressé ! fi donc ! je n'aime pas l'argent, moi. Si j'ai pris celui qu'on m'a donné, c'était dans le dessein de faire une belle action.

ROSALINE.

Laquelle ?

PEDRO, *montrant Cazini.*

J'ai vu monsieur faire tant d'heureux, que j'ai desiré l'imiter. Je vais marier une jeune orpheline.

CAZINI.

Tu vas marier une jeune fille.

PÉDRO.

Oui, monsieur. Je lui donne pour époux un fort joli garçon ; (*Montrant Germencey et Belmont.*) et votre argent sera sa dot.

CAZINI, *à Germencey et Belmont.*

Son motif est excusable. Et quel est le joli garçon que tu lui destines ?

PEDRO.

C'est moi, monsieur.

GERMENCEY.

Voilà une petite personne bien heureuse.

CAZINI.

Allons, soit, maries-toi, et amendes-toi, si c'est possible. Et nous, oublions nos torts communs. Vous passerez quelques jours avec nous, monsieur le colonel. J'espère garder plus long-tems notre jeune Belmont. Il a des droits à la reconnaissance de ma nièce, des titres à mon amitié ; et j'espère que tous les deux approuveront un de ces jours mes nouveaux projets de mariages.

FIN.